

Bernard Valade est professeur émérite à la Faculté des sciences humaines et sociales - Sorbonne de l'université Paris Descartes et ancien directeur de l'*Année sociologique*.

Mots-clés : anthropologie — changement — modernité — société — sociologie

Outre – disciplines : La « démarche anthropologique » de Georges Balandier

Bernard Valade,
université Paris Descartes/CANTHEL

Universitaire, professeur de sociologie à l'université Paris 5 – René Descartes de 1962 à 1989, fondateur du laboratoire d'études sociologiques et géographiques africaines du CNRS en 1966, directeur des *Cahiers internationaux de sociologie* et de collections sociologiques aux Presses Universitaires de France depuis 1965, président d'honneur de l'Association internationale des sociologues de langue française depuis 1968 : telles sont les qualités et principales fonctions mentionnées par Georges Balandier dans sa notice du *Who's Who*, édition 2015. En tête des ouvrages qui suivent ces indications biographiques figurent *Sociologie des Brazzavilles noires* (1955) et *Sociologie actuelle de l'Afrique noire* (1955). Une appartenance disciplinaire, aussi nettement affichée, peut cependant en cacher une autre, qui ne l'est pas moins. Faisant retour sur son itinéraire intellectuel dans *Conjugaisons* (1997), l'auteur d'*Afrique ambiguë* (1957) nous entretient de son « initiation anthropologique » (1997 : 20), de son « travail d'anthropologue » (*ibid.* : 31), de sa « pratique anthropologique » (*ibid.* : 79) ; il énumère les « étapes de [s]on travail d'anthropologue » (*ibid.* : 71) et celles de « [s]on parcours d'anthropologue africaniste » ; « Anthropologue, écrit-il, j'ai pu constater » (*ibid.* : 50), etc. De la sociologie, il est peu fait état, sinon pour la conjointre à une anthropologie omniprésente ; de l'ethnologie, il est encore moins question. Georges Balandier sociologue ? Anthropologue ? On se propose ici de faire le point sur cette double identité, en la rapportant d'abord aux séquences d'une carrière, puis en l'éclairant par les réflexions de l'intéressé sur les rapports qu'entretiennent ethnographie, ethnologie, anthropologie et sociologie.

La translation Dakar - La Sorbonne

Diplômé de l'Institut d'ethnologie en 1943, Balandier a commencé sa carrière de « chercheur » avec un ordre de mission obtenu du musée des Arts et Traditions populaires ; grâce à l'entremise de Georges-Henri Rivière, il se trouvait chargé d'une enquête ethnographique dans les campagnes françaises. Après les vicissitudes de la fin de la guerre, un passage au musée de l'Homme, son « lieu initiatique » avec pour « principal initiateur » Michel Leiris (*ibid.* : 229), et diverses rencontres avec des intellectuels venus de l'outre-mer, l'Office de la recherche scientifique coloniale l'affectait à Dakar, muni du « double titre d'ethnologue et de sociologue » (*ibid.* : 230). Sa « passion ethnologique », à la naissance de laquelle l'exposition coloniale internationale de 1931 n'est pas étrangère, allait pleinement trouver à se satisfaire dans une Afrique qu'il découvrait – au Sénégal, au Gabon, en Guinée –, différente de celle que « le savoir ethnographique » de l'époque lui avait fait imaginer (*ibid.* : 236). En même temps qu'il était amené à rompre avec « une science sociale empêtrée dans des présupposés » hérités du XIX^e siècle (*ibid.* : 245), il acquérait la certitude que les villes noires n'étaient pas des entassements de populations déracinées : il y voyait, au contraire, « un nouveau monde social en devenir » (*ibid.* : 266-267), le terrain de ses enquêtes, la brousse africaine le cédant en intérêt aux agglomérations urbaines. Quand il quitte l'AEF en 1952, c'est donc en possession de matériaux originaux à « élaborer » ainsi que d'une méthode d'interprétation à mettre en œuvre. Chargé de recherches au CNRS, il soutient, deux ans plus tard, ses thèses de doctorat qui sont consacrées au Kongo, aux Fang et aux Brazzavilles noires.

La carrière d'enseignant de Balandier a débuté dès son retour en France. À la rentrée universitaire 1952, il donne un cours à l'Institut d'Etudes Politiques qui a pour objet « l'anthropologie et la sociologie des pays sous-développés ». Le choix par Jacques Chapsal de ce « jeune anthropologue et sociologue » est commenté dans *Conjugaisons* (1997 : 316-317), avec ses conséquences : c'est à Sciences Po que s'est formée son image de tiers-mondiste ; c'est là qu'il a délivré un enseignement dont les Cours de Droit ont assuré la diffusion, *Anthropologie appliquée aux problèmes des pays sous-développés* (1955), *Les Pays sous-développés : aspects et perspectives* (1950), *Les Pays en voie de développement. Analyses sociologique et politique* (1961) ; c'est là aussi qu'il a mis en chantier l'ouvrage collectif qu'il a dirigé, *Le « Tiers Monde », sous-développement et développement* (1956). Il est retourné en Guinée à deux reprises pendant cette période, « pour un service, précise-t-il, de sociologie dite appliquée » (1997 : 325). Mais ce sont les cours qu'il donne à l'IEP (1952-1961), à l'École Normale Supérieure (1961-1966), à la Sorbonne, où il est élu en 1962, ainsi qu'à l'École Pratique des Hautes Etudes, qui constituent, avec les préparations d'articles et d'ouvrages, l'essentiel de son activité.

De quels cours s'agit-il pour Balandier : d'ethnologie, de sociologie, d'anthropologie ? D'une lecture quelque peu rébarbative, les anciens annuaires universitaires n'en sont pas moins de précieuses sources d'informations. Ils renseignent sur les titulaires des chaires, les intitulés des enseignements, les lieux (Facultés, Écoles, Instituts) où ces derniers sont dispensés. Au lendemain de la guerre, le *Livret de l'étudiant* de l'Université de Paris (1946-1947) indique que les conférences d'ethnologie et de sociologie sont respectivement données par Marcel Griaule et Albert Bayet. « Ethnologie et sociologie » sont la matière d'un des quatre certificats de la licence d'Études coloniales créée en octobre 1945. Ce certificat est préparé à l'Institut d'Ethnologie, institut d'université,

dont les secrétaires généraux sont Marcel Mauss et Paul Rivet. Quatorze cours y sont programmés, dont celui de Maurice Leenhardt, « Ethnologie et sociologie descriptive », et celui de Denise Paulme « Ethnographie de l'Afrique ». On notera qu'« Ethnologie et sociologie générale », « Ethnologie et sociologie de l'Afrique du Nord » et autres ethnologies spécialisées sont les intitulés de quelques-uns des enseignements proposés par l'École nationale de la France d'Outre-Mer.

Quinze ans après, au moment où Balandier est élu à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Paris, le paysage que donne à voir le *Livret de l'étudiant* (1963-1964) a quelque peu changé, le vocabulaire aussi ; ainsi, à l'Institut d'ethnologie, les « colonies françaises » sont devenues les « pays de la France d'outre-mer ». Sous un intitulé modifié, la licence d'Études des populations d'outre-mer comprend un certificat d'ethnologie. Côté Faculté, la licence de sociologie créée en avril 1958 ajoute, en option parmi quelques autres disciplines, l'ethnologie aux trois certificats obligatoires. Les conférences de sociologie sont affichées en philosophie ; Georges Gurvitch et Raymond Aron en sont les titulaires. En « Histoire moderne et contemporaine » se trouve rangée l'ethnologie qui se décline en « Ethnologie générale » (André Leroi-Gourhan), « Ethnologie sociale et religieuse » (Roger Bastide) et « Ethnologie de l'Afrique noire » (Georges Balandier). Le cours de ce dernier a pour thème les données générales de la sociologie africaine ; ses conférences ont pour objet les mouvements messianiques et prophétiques en Afrique noire d'une part, les doctrines et idéologies politiques en Afrique moderne d'autre part. Deux ans après (1965-1966), l'intitulé général de ces enseignements – dont le contenu, l'année précédente, a déjà varié dans un sens plus « sociologique » –, devient « Ethnologie et sociologie de l'Afrique noire » ; ils portent sur la stratification sociale et les classes sociales, l'État traditionnel et l'État moderne en Afrique.

On rappellera qu'à l'Institut d'ethnologie, que dirigent alors Claude Lévi-Strauss et André Leroi-Gourhan, un enseignement de Balandier est proposé, avec d'autres et sans plus de précision, dans la rubrique « Anthropologie sociale et ethnologie ». On rappellera surtout que dans la Section des sciences économiques et sociales de l'École Pratique des Hautes Études, son cours est annoncé en tête de l'ensemble « Sociologie de l'Afrique noire », avec pour programme : « Mythes, idéologies et doctrines politiques : aspects traditionnels et aspects modernes dans les sociétés africaines » (1963-1964), « L'État traditionnel en Afrique noire : formes, idéologies et problèmes » (1964-1965), « Pouvoir politique et stratification sociale en Afrique » (1965-1966), « Tradition et modernité : problèmes théoriques, illustrations africaines » (1966-1967). Ce dernier thème est repris l'année suivante, mais dans un contexte où les cloisonnements et les clivages se sont accentués. La Section des sciences économiques et sociales de l'EPHE est alors divisée en douze sections dont la première, « Anthropologie sociale, ethnographie et ethnologie », regroupe, autour de Lévi-Strauss, cinq spécialités, sept professeurs et chercheurs ; la douzième, « Sociologie », compte, vingt et un membres répartis en treize spécialités, dont sept avec Balandier en « Sociologie de l'Afrique noire ». À cette date (1968), celui qui venait de publier deux grands ouvrages préparés sous sa direction, l'un d'orientation anthropologique et historique, l'autre intéressant la discipline institutionnalisée par Durkheim – *Dictionnaire des civilisations africaines* et *Perspectives de la sociologie contemporaine* –, avait transité d'un domaine disciplinaire à un autre.

« Après la mort de Georges Gurvitch en 1965, écrit Balandier dans *Conjugaisons*, il fallut réorganiser en Sorbonne l’enseignement des sciences sociales. Raymond Aron me suggéra alors d’échanger ma chaire spécialisée, ethnologie et sociologie de l’Afrique noire, contre une chaire de sociologie générale, et d’assumer ainsi une plus grande responsabilité dans le respect de la diversité des orientations doctrinales » (1997 : 349). Il ne dit rien des motivations d’Aron, rien non plus des stratégies universitaires qui présidèrent à cette nouvelle affectation dont les annuaires nous apprennent qu’elle ne fut effective qu’à la rentrée 1967. Il ajoute seulement qu’elle lui imposa « la confrontation avec un tout autre enseignement » – et l’affrontement d’un public aussi différent que pléthorique –, sans faire allusion aux deux autres chaires de sociologie respectivement occupées par Raymond Aron et Jean Cazeneuve. Nul doute qu’au début des années soixante, le voisinage avec Gurvitch, fondateur des *Cahiers Internationaux de Sociologie*, a joué un rôle important dans ce parcours. Balandier cite d’ailleurs, en se dispensant de les référencer, deux des nombreux articles qu’il a donnés à cette revue, dont la très remarquable « Contribution à une sociologie de la dépendance » (1952). Mais cette influence ne pouvait avoir d’effet qu’en raison d’une disposition à « élaborer » sociologiquement le matériel ethnologique d’abord recueilli en Afrique. D’autres éléments factuels ont pu jouer. Ils ne doivent cependant pas conduire à négliger les textes où est exposée la conception que Balandier s’est formée d’une triade majeure des sciences sociales.

D’une division du travail dans les sciences sociales

Des « Recherches de convergences entre psychologie, sociologie et ethnologie » (in *Études philosophiques*), sont un premier apport, en 1948, à la réflexion interdisciplinaire menée par Balandier. Elles sont suivies d’études spécifiques sur deux sciences sociales : en 1951 un état de « l’anthropologie sociale en Grande-Bretagne » (in *Critique*), en 1956 « L’expérience de l’ethnologie et les problèmes de l’explication », en 1959 « Les tendances de l’ethnologie française », ces deux derniers articles étant publiés dans les *Cahiers Internationaux de Sociologie*. On n’examinera ici que trois textes qui traitent explicitement des liens existants entre la sociologie d’un côté, l’ethnologie et l’anthropologie de l’Autre. Le plus ancien figure dans le premier tome du *Traité de sociologie* (1958) coordonné par Gurvitch. Sous l’intitulé « Sociologie, ethnologie et ethnographie », Balandier dénombre trois démarches nettement différenciées : en ethnographie priment le terrain, la description, la monographie ; en ethnologie une première synthèse – historique, géographique, comparative –, est opérée ; en anthropologie une « synthèse supérieure » est réalisée qui permet la mise au jour de « propriétés générales ». Il est d’emblée signalé que les ethnologues ne s’intéressent plus seulement aux « sociétés primitives », aux « cultures archaïques », mais appliquent leurs méthodes aux sociétés contemporaines « complexes et organisées à grande échelle ».

L’anthropologie, plutôt « culturelle » aux États-Unis et « sociale » en Grande-Bretagne, fait l’objet de sérieuses critiques, cette dernière surtout – l’anthropologie sociale –, présentée comme étant « essentiellement une ‘sociologie comparative’ qui envisage les faits sociaux sous le double aspect des *structures* et des *fonctions* ». Comme celui de *culture*, ces deux concepts sont mis en question et leurs différentes acceptions soulignées ; Claude Lévi-Strauss et Bronislaw Malinowski, dont les conceptions sont comparées, se trouvent finalement renvoyés dos à dos. Claude Lévi-Strauss, auteur

de « Place de l'anthropologie dans les sciences sociales et problèmes posés par son enseignement » (UNESCO, 1954, repris dans *Anthropologie structurale*, 1958) est particulièrement visé. Six fois cité, Lévi-Strauss se voit reprocher de se situer à un niveau de généralité où toutes les différences sont abolies, d'expulser de l'histoire les idées d'évolution et de révolution, de minimiser l'influence de l'événement, de ne pas tenir compte de « l'incidence des situations ». Faire de l'étude d'une société donnée, du « proche », d'un seul système de pensée l'objet de la sociologie, et de toutes les sociétés, du « lointain », de structures mentales universelles, celui de l'anthropologie est incorrect aux yeux de Balandier. Confrontés aux changements qui interviennent dans toutes les sociétés, aux bouleversements des démarches intellectuelles qui en résultent, anthropologues et sociologues sont invités à collaborer, et, singulièrement les premiers, à ne pas transformer leur discipline en une sorte de « sociologie des paysanneries attardées ». Contrairement à ce que son titre annonce, ce premier texte traite beaucoup moins d'ethnologie que d'anthropologie, et assez peu de sociologie. Le décroisement disciplinaire auquel on est convié, parallèlement au renouvellement théorique instamment recommandé, est illustré dans le même volume par le cinquième chapitre de la III^e section (Morphologie sociale) : « Sociologie des régions sous-développées » ; c'est en sociologie que Balandier y passe en revue les critères du sous-développement, les conditions sociales puis le coût social du développement économique.

Dans un deuxième texte peu connu, « Ethnologie, anthropologie, sociologie », paru en 1981 dans un volume d'hommage à Jean Stoezel, Balandier est revenu sur ces distributions disciplinaires. Deux niveaux, caractéristiques de deux époques, sont distingués. Dans un premier temps, l'ethnologie s'est définie comme « une étude des peuples considérés sous l'aspect de la diversité des sociétés qui les organisent et des cultures qui les expriment ». Elle s'est, un moment, fourvoyée dans la recherche de « formes élémentaires » chères à Durkheim, avant que de procéder à l'inventaire des organisations sociales – tâche de l'ethnographie dont la fonction est « descriptive et démonstrative ». Ce recensement a fourni son assise aux études comparatives. « Et c'est avec l'école britannique, sous l'impulsion de Radcliffe-Brown, que se constitue le mieux une anthropologie sociale considérée comme une sociologie généralisée » (1981 : 73). Au « second niveau de l'élaboration scientifique » s'effectue l'identification des éléments constitutifs de toute société humaine ; des « structures » selon Lévi-Strauss, des « systèmes » selon Radcliffe Brown. À côté de l'ethnologie, conservatrice de témoignages en voie de disparition, se développe ainsi un « savoir anthropologique » qui a entraîné « un renouvellement des méthodes d'investigation sociale ». Avec lui s'affirme la primauté de l'enquête de terrain à laquelle, nous est-il expliqué, la sociographie de Le Play fournit le modèle. Manifestant la « soumission au concret », l'anthropologie, ainsi nourrie d'enquêtes « directes », s'est divisée en secteurs spécialisés tels l'anthropologie économique avec Maurice Godelier, « l'étude des phénomènes de pouvoir » – entendons l'anthropologie politique dont Balandier revendique la paternité –, l'anthropologie religieuse. Abordant ensuite « les rapprochements entre psychologie et ethnologie », il détaille les rapports noués « entre anthropologie, psychologie et disciplines dérivées » dans les travaux de Roger Bastide, ceux de Marie-Cécile et Edmond Ortigues, ceux aussi de Georges Devereux. Tout au long de ces paragraphes, où Henri Collomb et Andras Zempléni sont encore cités, les vocables se rapportant aux deux disciplines sont indifféremment employés pour montrer qu'une multitude de parcours traversent désormais « un espace naguère défini

grossièrement comme celui de l'anthropologie psychologique ». Au total, Balandier enregistre « la transformation d'une anthropologie de *la* société primitive ou traditionnelle en une sociologie des *différences* ou anthropologie véritablement générale » (1981 : 76). Par un « effet en retour », explique-t-il, de l'exotisme sur notre quotidienneté, l'anthropologie nous fait « redécouvrir » l'importance du symbolisme, du langage et de la mise en scène du pouvoir ; elle nous conduit à interpréter différemment l'évolution actuelle des mœurs.

Un troisième texte, « La connaissance de l'extérieur », paru en 1989 dans l'*Encyclopédie philosophique universelle*, détaille les différents moments d'un processus qui a fini par donner accès à « une anthropologie en voie de généralisation ». De l'« ethnologie classique », il est dit qu'elle a traité des sociétés archaïques en recourant au « modèle du manque ». Selon Balandier, l'anthropologie, qui s'est formée en se donnant pour programme l'inventaire des formations sociales et culturelles, a d'abord été une ethnographie – description et illustration de pratiques –, à laquelle a succédé l'ethnologie, préposée à la classification et à la comparaison. Au XX^e siècle, l'anthropologie reçoit « l'incitation à se faire plus scientifique » ; elle éclate en spécialisations mais son projet ambitieux demeure : elle vise, avec Lévi-Strauss, à une connaissance globale de l'homme. Les difficultés de l'entreprise sont soulignées, puis relatés les heurs et malheurs d'une discipline dont l'objet semble disparaître en se transformant et « en étant plus problématique ». Dans le contexte de l'émancipation des pays colonisés et de leur développement, « l'anthropologie ne peut plus être unilatérale, non réversible, elle se fait multilatérale ou partagée » (1989 : 339). Les relations de cette discipline, « construite afin de permettre la compréhension de l'Autre dans ses différences » (*ibid.* : 339-340), avec d'autres branches du savoir qui ont le même dessein, sont précisées. En ce qui concerne la sociologie, il apparaît qu'après la « période durkheimienne » et la « période américaine correspondant à l'activité de l'École de Chicago », elle commence à rétablir sa « connexion » avec l'anthropologie.

« Le détour et le retour », dernière série de considérations centrées sur la « connaissance de l'extérieur », font suite à diverses digressions qui ont pour thèmes la banalisation de ce mode de connaissance, la marchandisation de la différence, l'influence des cultures exotiques sur la vie quotidienne, les grandes migrations dont la modernité est génératrice, etc. Ces variations sur la « rhétorique moderniste » montrent combien les images de l'autre se brouillent au fil de ce qui ne sont que des « détours à l'intérieur d'un même univers, le nôtre ». Aussi bien Balandier affirme-t-il que « le vrai détour est celui que permet d'effectuer la démarche anthropologique » (1989 : 340). Il se soutient de la recommandation donnée par Franz Boas, dans *Anthropology of Modern Life* (1928), d'éclairer de cette manière « les processus sociaux de notre temps ». Et lui-même se met en scène :

« Voici bien des années, écrit-il, j'ai donné forme au projet en annonçant que 'notre ethnologie aidera à ne pas laisser notre avenir nous devenir étranger' ; plus récemment j'en ai tenté la démonstration dans mon ouvrage intitulé : *Le détour, pouvoir et modernité* (1985) » (*ibid.* : 341).

Après avoir envisagé les sociétés et les cultures extérieures sous l'aspect des systèmes symboliques et des formes de l'imaginaire, l'anthropologie propose ainsi un « savoir en retour » dans les sociétés « les plus actives » où ces dispositifs, et notamment le régime de l'imaginaire, sont aujourd'hui profondément transformés.

Le choix de l'« exploration anthropologique »

Trois espaces d'intervention, comme les appelle Balandier, sont offerts à l'anthropologie dans le dernier des textes que l'on vient de présenter. Il s'agit d'abord des relations de l'homme et de la nature, ensuite du « refaçonnage » du lien social – par les nouvelles formes d'identité, les modifications des styles de vie, les reconfigurations des micro-logiques du social –, enfin des domaines et des moments où s'accomplissent les « essais de reconstitution du sens » – les crises, les déconstructions, l'émergence de nouvelles figures du sacré. Un programme de recherches anthropologiques est esquissé, où ces « espaces d'intervention » vont se multiplier et se diversifier. *Conjugaisons* en récapitule, en 1997, les axes déjà en place. Ce sont l'anthropologie *politique* que Balandier a entreprise de « fonder sur une assise moderne » (1997 : 81) ; l'anthropologie *urbaine* à laquelle il a donné l'existence avec ses Brazzavilles noires (*ibid.* : 267) ; une anthropologie de la *contestation*, thème de son séminaire de l'EPHE, « par l'effet d'une intuition inconsciente » à la rentrée universitaire 1967 (*ibid.* : 350) ; une anthropologie des *ruptures* assorties du surgissement de l'*inédit* (*ibid.* : 385). À propos de celui-ci et de celles-là, il évoque « l'aventure du 'futurible' », sa rencontre et son amitié avec Gaston Berger, la stimulation que furent pour lui la prospective naissante, l'étude des causes qui accélèrent l'évolution du monde moderne, la prévision des situations à venir, c'est-à-dire les scénarios du futur. Il ajoute que « c'est précisément ce qui [l']avait constitué anthropologue » et excité son intérêt ; interroger le caché, repérer les signes qui le manifestent, découvrir « les possibles qu'il recèle », telles ont toujours été ses intentions.

Quand paraît *Conjugaisons*, ce volume de mémoires qui s'ouvre sur un « passé indéfini » et s'achève sur les « temps perdus », Balandier vient de publier *Une anthropologie des moments critiques* (1996). Il est à mi-parcours de son « exploration anthropologique de la modernité ». Elle a commencé avec *Le Pouvoir sur scènes* (1980), centré sur l'État spectacle et l'avènement de la « théâtrocratie ». Ont suivi *Le Détour* (1985), *Le Désordre* (1988), *Le Dédale* (1994), respectivement sous-titrés *Pouvoir et modernité*, *Éloge du mouvement*, *Pour en finir avec le XX^e siècle*. Elle s'est poursuivie avec une série d'ouvrages sur l'ébranlement du *Grand système* (2001), *Le Grand dérangement* (2005), *Le Dépaysement contemporain* (2009). Elle prend fin, après *Fenêtres sur un nouvel âge (2006-2007)* (2008), *Carnaval des apparences* (2012), *Du social par temps incertain* (2013), avec *Recherche du politique perdu* (2015). Le « social », le « politique » : ces thèmes généraux n'ont pas changé. Ce sont ceux du « professeur de sociologie » à la Sorbonne, auteur, au tournant des années soixante-soixante-dix, d'*Anthropologie politique* (1967), puis de *Sens et puissance* (1971), et d'*Anthropo-logiques* (1974). Mais les perspectives dans lesquelles ils se situent se sont déplacées.

Pour l'auteur de *Sens et puissance*, les « dynamiques sociales » – de reproduction, de transformation, de rupture –, sont à prendre prioritairement en compte. L'ordre, le désordre, l'incertitude se mélangent dans la société où les pratiques sociales doivent être distinguées des structures en place. Il y cohabite une pluralité de « configurations d'origines et d'âge différents », et s'y articulent de multiples niveaux ou instances. Revenant sur cet ouvrage vingt ans plus tard, Claude Rivière (1992) a noté que « les chapitres intitulés : sociologie de la colonisation, du développement et problématique des classes sociales montrent, comme dans *Anthropologie politique* et *Anthropo-logiques*, un ethnologue particulièrement attentif aux crises du Tiers Monde comme des sociétés

avancées ». À propos de l'auteur d'*Anthropo-logiques*, il est parallèlement fait état (Kechickian, 1992) de la « thermodynamique sociale » déployée, contre le structuralisme et le fonctionnalisme, par sa « sociologie générative » ; aux yeux de Balandier, en effet, l'opposition société chaude/société froide, conceptualisée par Claude Lévi-Strauss, est dénuée de sens : « Toute société est le produit d'une histoire turbulente ». Le cadrage disciplinaire varie donc selon le point de vue adopté : tantôt ethnologique, tantôt sociologique.

Les trois ouvrages que l'on vient de citer sont contemporains de celui, moins fréquemment signalé, que Balandier a consacré à l'inventeur des « paliers en profondeur », *Georges Gurvitch. Sa vie, son œuvre* (1972). Il y rend un éclatant hommage au fondateur des *Cahiers internationaux de sociologie*, revue dans laquelle, rappelons-le, il aura publié au cours de sa vie 27 articles, le premier en 1951, sur la « situation coloniale », le dernier cinquante ans plus tard dans le numéro spécial qui lui fut consacré. C'est en sociologue qu'il traitait de cette situation dans cette étude « théorique » dont des extraits furent republiés en 2001. Et c'est une sociologie, que l'on se permettra de qualifier de « classique », qu'il enseignait alors à Paris 5. Les thèmes de ses cours recueillis par le Groupe des étudiants en sociologie se situent effectivement dans le droit fil de la sociologie gurvitchéenne ; ainsi son examen des « classes sociales » comprend une analyse critique de la « stratification sociale » telle qu'en traitaient à cette époque-là les sociologues américains à partir des travaux, par lui soigneusement commentés, de Kingsley Davis et Wilbert E. Moore, Talcott Parsons, W. Lloyd Warner et autres.

L'importance des enseignements de Balandier dans cette discipline est bien marquée dans le *Guide de l'étudiant en sociologie* (1971) cosigné par Jean Cazeneuve, Francis Balle et André Akoun. Pour les méthodes qualitatives et les méthodes anthropologiques, « ensemble de procédures qui forment une sorte d'ethnologie des sociétés complexes », on est renvoyé au cours qu'il a professé en 1969 sur les communautés villageoises, les repères matériels et symboliques, les échanges matrimoniaux, l'agencement des rapports sociaux. La présentation de l'analyse situationnelle, dont le but est de « parvenir à une analyse critique de la réalité sociale », est faite à partir de la *Sociologie actuelle de l'Afrique noire* de Balandier, – « un des pionniers de ce type d'analyse en France » (1971 : 79). Quant aux relations interdisciplinaires, et contrairement à ce que d'autres, notamment François Bourricaud, affirmaient, le fossé ne se creuse pas entre sociologie et ethnologie ; il se réduit avec « l'observation des sociétés complexes selon les méthodes de l'ethnographie, ce que G. Balandier appelle 'la mise en perspective ethnologique des sociétés modernes' » (*ibid.* : 180).

Comme on l'a précédemment indiqué, *Le pouvoir sur scènes* est le premier jalon posé sur le nouvel itinéraire dont le tracé s'esquisse dans la seconde moitié des années soixante-dix. Celui qui avait ouvert, en 1966, un nouveau laboratoire au CNRS (voir *supra*) allait fonder à la Sorbonne, avec Michel Maffesoli, en 1982, le Centre d'Études sur l'Actuel et le Quotidien. Si le CEAQ a très vite disparu des bio-bibliographies de Balandier, le type original d'investigation, d'interprétation et d'exposition qu'il inaugurerait a été adopté par ce dernier : des observations personnelles réunies sous des titres incisifs, des écrits de facture libre, plus proche de l'essai journalistique que de la production scientifique, des textes désormais délestés d'apparat critique et souvent dépourvus d'indications bibliographiques. De bonne heure apparues à son horizon

intellectuel, en liaison avec la « préoccupation du futur » que Berger lui avait fait partager, la modernité et la « surmodernité » sont devenues le principal objet de ces observations. Qu'allait-il advenir d'un monde qu'un technicisme triomphant bouleversait ? Comment l'interface homme/machine allait-elle évoluer ? Dans quelle mesure l'anthropologie, une anthropologie humaniste, pouvait-elle contribuer à « civiliser » une expansion techno-scientifique apparemment irréversible ? Autant de questions qu'il a travaillées au sein de multiples contextes sociaux et culturels, au fil de séjours, plus ou moins longs, effectués, après l'Afrique, au Brésil, au Mexique, au Japon, et qui sont autant de ces « détours » qu'il a célébrés.

« C'est en ces détours, conclut-il en effet, où mes certitudes se fortifièrent, que je me sentis prêt à entreprendre ce qui n'aurait pu s'accomplir sans leurs enseignements vécus : explorer les territoires de notre propre modernité en les identifiant à de ' nouveaux Nouveaux mondes', devenir l'anthropologue de ces univers neufs » (1997 : 375-376).

Le « positionnement » disciplinaire de Georges Balandier est finalement libre d'ambiguïté. La quatrième de couverture de *Le pouvoir sur scènes* dit de son auteur qu'il « enseigne la sociologie et l'anthropologie à la Sorbonne » ; qu'il a acquis son « expérience de recherche » en dehors de l'Europe et principalement en Afrique ; qu'« il applique maintenant sa démarche à l'étude des sociétés de la modernité ». L'ethnologie n'était pas sa discipline, et ne pouvait l'être en ces temps de décolonisation où ceux qui l'avaient pratiquée pouvaient apparaître, peu ou prou, comme des compagnons de route du colonisateur. La sociologie étant, dans les années 60-70, la petite reine des sciences sociales, la rallier devait lui permettre de conférer à l'anthropologie une dimension critique ; il faisait ainsi pièce à l'anthropologie structurale – qualifiée d'anti-histoire –, de Lévi-Strauss. Quant au « détour », dont Balandier a constamment fait l'éloge, il est, à bien des égards, comparable à celui d'Alexis de Tocqueville ou à celui de Louis Dumont : l'un a retourné sur la France le miroir américain, l'autre sur l'Europe le miroir indien. En fait, la pertinence des résultats rend sans intérêt l'« inscription disciplinaire ». Parlera-t-on pour Tocqueville de philosophie politique ou de sociologie historique ? Pour Dumont d'étude indianiste ou d'anthropologie générale ? On sait quelle magnifique *anthropologie philosophique* nous a léguée Bernard Groethuysen ; on sait aussi que l'*Anthropologie historique* figure aujourd'hui en bonne place parmi les rubriques historiographiques ; ne pourrait-on pas dire que c'est à une *anthropologie sociologique* que ressortissent les œuvres de Georges Balandier ?

Références bibliographiques

Balandier G.,

1951, « La situation coloniale – Approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, 11 : 44-79, partiellement reproduit in « Georges Balandier - Lecture et relecture », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2001, 110 : 9-29.

1952, « Contribution à une sociologie de la dépendance », *Cahiers internationaux de sociologie*, 12 : 47-69.

1956, « L'expérience de l'ethnologie et les problèmes de l'explication », *Cahiers internationaux de sociologie*, 21 : 114-127.

1959, « Tendances de l'ethnologie française », *Cahiers internationaux de sociologie*, 27 : 11-22.

1967a (1958), « Sociologie, ethnologie et ethnographie » in Gurvitch G. (dir.), *Traité de sociologie*, tome 1, Paris, PUF : 99-113.

1967b (1958) « Sociologie des régions sous-développées » in Gurvitch G. (dir.), *Traité de sociologie*, tome 1 Paris, PUF : 332-344.

1981, « Ethnologie, anthropologie, sociologie », in *Science et théorie de l'opinion publique – Hommage à Jean Stoetzel*, Paris, Retz : 71-78.

1989, « La connaissance de l'extérieur », *Encyclopédie philosophique universelle – L'univers philosophique*, Paris, PUF : 337-343.

1997, *Conjugaisons*, Paris, Fayard.

Balandier G., Cazeneuve J., Balle F., Akoun A.,

1971, *Guide de l'étudiant en sociologie*, Paris, PUF.

Kechickian A.,

1992, « Anthro-po-logiques », *Encyclopédie philosophique universelle – Les œuvres philosophiques*, 2, Paris, PUF : 3000-3001.

Rivière C.,

1992, « Sens et puissance », *Encyclopédie philosophique universelle – Les œuvres philosophiques*, 2, Paris, PUF : 3000.